

CHAPITRE X.

SAGESSE POLITIQUE DE QUELQUES HOMMES.

L'esprit grec était excité. Il parcourait les phases d'une fécondité croissante. Nous l'avons vu dans les chants homériques, non-seulement créer une poésie enchanteresse, mais transformer la religion, et tirer du bloc et du chaos des croyances primitives toute une armée de dieux. L'anarchie des villes de la Grèce ne fut pas un ferment sans puissance; elle continua l'impulsion qu'avaient donnée au génie hellénique les expéditions lointaines. Au milieu des luttes des factions, comme en face des phénomènes de la nature, l'esprit grec se prit à réfléchir.

Aussi commencèrent dans le même temps les spéculations sur la nature et les premiers essais de

la raison politique. On vit alors du fond obscur de la société grecque en travail se détacher quelques figures. La personnalité humaine cherchait à se faire jour ; elle n'y parvenait que péniblement, et pour nous surtout, à la distance de tant de siècles, ses premiers traits sont confus.

Au moment où la raison de quelques hommes abordait le problème du monde et traçait aussi des règles, tant pour la vie des particuliers que pour la conduite des affaires publiques, l'histoire n'existait pas encore. La prose informe de Cadmus de Milet, et de Phérécyde de Scyros, ne l'avait pas créée. Lorsque plus tard les Grecs voulurent peindre cette époque des premiers efforts de la raison, ils l'embellirent singulièrement. Ils imaginèrent une sorte de pléiade de sages dont le nombre varia plusieurs fois. D'abord il y en eut quatre, puis sept auxquels on ajouta dix autres ; mais les sept premiers étaient considérés comme plus sages. On supposa entre eux des correspondances, même des congrès ; car on disait qu'ils s'étaient réunis à Panionium¹, à Delphes, à Corinthe.

¹ « Sacra regio, et ob id eo nomine appellata, quod eam communiter Iones colunt. » Pomp. Mela, lib. I, cap. xvii.

Ces détails arrangés, ces biographies suspectes n'obscurcissent pas le fait essentiel. La raison acquérait de l'empire, elle propageait ses préceptes. Elle enseignait que rien n'était plus magnifique que le monde, parce qu'il était l'ouvrage de Dieu; et rien de plus sage que le temps, parce qu'il découvrait tout ce qui était caché¹. Elle conseillait aux Grecs d'être lents à entreprendre et fermes dans l'exécution; de ne pas estimer un mauvais citoyen à cause de ses richesses. L'homme, suivant les conseils de cette sagesse pratique, devait attribuer aux dieux tout ce qu'il accomplissait de bien. Il devait obliger ses amis pour accroître leur amitié, et ses ennemis pour en faire des amis². Toutes les pensées qui se répandaient alors, tendaient à l'adoucissement des mœurs, à l'amélioration des gouvernements. C'est au pouvoir, disaient les sages, qu'on connaît vraiment la valeur de l'homme.

Comme pour pratiquer cette maxime, plusieurs d'entre eux gouvernèrent leur patrie. Parmi les sages nous trouvons un éphore de Sparte, Chilon.

¹ Diogen. Laert. *Thales*, lib. I, cap. 1, § 9.

² Diogen. Laert. *Cleobulus*, lib. I, cap. VI, § 4.

La tyrannie fut détruite à Lesbos par Pittacus. Il est vrai qu'elle fut exercée à Corinthe par un autre de ces sages, qui tantôt a été célébré, tantôt accusé de crimes affreux. De tous ces hommes politiques les deux plus illustres, par des raisons et des qualités contraires, furent Périandre et Solon.
